

## Études de cas en français

### 1.6 Notions de sémantique et de pragmatique

#### Étude de cas N° 1.6

William Shakespeare, *Jules César*, 1599,  
acte III, scène II (vers 79-113, 174-202 et 215-235).

Traduction d'Yves Bonnefoy (les numéros correspondent aux numéros de vers dans la pièce de Shakespeare).

Brutus a été à la tête des conspirateurs qui viennent d'assassiner Jules César. Dans la deuxième scène de l'acte III de la pièce de Shakespeare, le conspirateur se présente devant le peuple romain et explique que le but du magnicide a été de protéger Rome de l'ambition effrénée de César. Brutus affirme qu'il a fait ce qu'il a fait « non pas parce qu'il aimait César moins, mais parce qu'il aimait Rome davantage ». Il ajoute ensuite que la vie de César serait synonyme d'esclavage pour les Romains, alors que la mort de César permet à tous de vivre en liberté. Brutus, que César a particulièrement protégé et aimé, explique les sentiments qui convergent dans son âme : « Comme César m'aimait, je le pleure. Il connut le succès, je m'en réjouis. Il fut vaillant, je l'honore. Mais il fut ambitieux et je l'ai tué. Pour son amitié, des larmes. Pour sa fortune, un souvenir joyeux. Pour sa valeur, du respect. Et pour son ambition, la mort ». Brutus termine son discours en déclarant qu'il est prêt à mourir si la patrie en décide ainsi. Antoine arrive alors avec le cadavre de César. Brutus s'en va, mais avant de partir, il invite le peuple à écouter l'éloge funèbre qu'Antoine s'apprête à prononcer.

ANTOINE

- Romains, mes amis, mes concitoyens, écoutez-moi !
- 80 Je viens ensevelir César, non le louer.  
Le mal que les hommes ont fait vit après eux,  
Le bien, souvent, est enterré avec leurs os,  
Qu'il en soit ainsi de César... Le noble Brutus  
Vous a dit que César fut ambitieux.
- 85 S'il a dit vrai, certes la faute est grave,  
Et grave aussi en fut le châtiment.  
Ici, avec la permission de Brutus, et des autres,  
(Car Brutus est un homme honorable,  
Ils le sont tous, d'ailleurs, tous honorables)
- 90 Je viens parler, sur la dépouille de César.  
Il était mon ami, fidèle et juste,  
Mais Brutus dit qu'il fut ambitieux  
Et Brutus est un homme honorable.  
Il a conduit bien des captifs à Rome
- 95 Dont la rançon remplit nos coffres publics :  
Cela vous semble-t-il d'un ambitieux ?  
Quand les pauvres souffraient, César pleurait.  
L'ambition doit être plus coriace.  
Mais Brutus dit qu'il fut ambitieux
- 100 Et Brutus est un homme honorable.  
Et tous vous avez vu qu'aux Lupercales  
Trois fois je lui offris la couronne royale,  
Qu'il refusa, trois fois. Fut-ce par ambition ?  
Mais Brutus dit qu'il fut ambitieux,
- 105 Et Brutus est, bien sûr, un homme honorable.  
Je ne critique pas ce qu'a dit Brutus,

Mais je dois dire, ici, ce que je sais.  
 Vous l'avez tous aimé. Non sans raison.  
 Quelle raison vous retient donc de le pleurer ?  
 110 Ô jugement ! tu ne vis plus que chez les bêtes  
 Et les hommes n'ont plus de sens... Excusez-moi,  
 Mon cœur est là, dans cette bière, avec César,  
 Et je ne puis parler, tant qu'il me manque.

En entendant les arguments d'Antoine, les citoyens commencent à douter de l'ambition de César et à penser que le magnicide n'était peut-être pas nécessaire. C'est le moment que choisit Antoine pour montrer au peuple le testament de César. Mais il annonce qu'il ne le lira pas, car c'est là que se trouve la preuve de l'amour du défunt pour Rome et pour les Romains. Antoine déclare que si le peuple apprenait le contenu du testament, il « en prendrait feu » et « en serait comme fou », et il ajoute que son intention est d'éviter que « les hommes d'honneur » qui ont poignardé César ne s'offusquent. Le peuple commence alors à traiter les conspirateurs de « traîtres » et Antoine les interrompt pour donner des détails précis sur l'assassinat :

ANTOINE  
 Si vous avez des pleurs, préparez-vous à les répandre.  
 175 Vous connaissez ce manteau. Je me souviens  
 De la première fois que César l'a porté.  
 C'était un soir d'été, sous sa tente,  
 Le jour de la défaite des Nerviens.  
 Voyez-le, maintenant. Ici a pénétré  
 180 La dague de Cassius. Ici, cette déchirure,  
 C'est de Casca, le fourbe. Et là, Brutus, le bien-aimé,  
 A frappé. Quand il retira son fer maudit,  
 Voyez comment le sang de César s'est jeté  
 A sa suite, au-dehors, pour se convaincre  
 185 Que c'était bien Brutus qui avait frappé.  
 Car César le tenait pour son ange, vous le savez :  
 Jugez, ô dieux, comme il devait l'aimer.  
 Certes ce fut l'atteinte la plus cruelle.  
 Quand César eut compris, l'ingratitude,  
 190 Plus forte que les bras perfides, l'a vaincu.  
 C'est alors qu'a cédé son vaste cœur.  
 Dans son manteau il a caché sa face,  
 Et sous la statue même de Pompée, qui ne cessait  
 De répandre du sang, le grand César  
 195 Est tombé. Quelle chute, citoyens !  
 Moi, vous, nous tous, sommes tombés  
 Avec lui, sous la sanguinaire trahison...  
 Mais vous pleurez. Je vois que la pitié  
 Vous a touchés au cœur. O pieuses larmes !  
 200 Et de notre César pourtant, âmes aimantes,  
 Vous ne pleurez que le manteau blessé. Mais voyez-le  
 Lui-même, ici, navré par la main des traîtres !

Ce que Brutus avait annoncé comme un acte patriotique est désormais perçu comme une trahison. Le peuple romain commence à exprimer son désir de se révolter et de punir les meurtriers. La troisième longue tirade d'Antoine clôt son argumentation :

ANTOINE  
 215 Bons amis, chers amis, je ne veux pas

Déchaîner un tel fleuve de révolte.  
 Ceux qui ont fait cela sont honorables.  
 Quels griefs personnels, hélas, les ont poussés,  
 Je ne sais pas. Mais ils sont sages, honorables,  
 220 Et ils vous donneront sûrement leurs raisons.  
 Je ne veux pas, amis, voler vos cœurs.  
 Je ne suis pas un orateur, comme Brutus,  
 Je ne suis, vous le savez tous, qu'un homme rude et franc,  
 Aimant celui qui l'aime. Et ils le savaient bien,  
 225 Ceux qui m'ont accordé de parler de César,  
 Car je n'ai pas l'esprit, la valeur, la parole,  
 Ni le geste ou l'accent ni l'éloquence  
 Qui échauffent le sang. Je parle droit,  
 Je ne vous dis que ce que vous savez, je vous montre les plaies  
 230 de mon cher César, pauvres bouches muettes,  
 Et leur demande de parler pour moi. Ah, si j'étais  
 Brutus, et lui Antoine, Antoine saurait bien  
 Enflammer vos esprits, mettre une langue  
 Dans chaque plaie de César. Et les pierres de Rome,  
 235 Les faire se dresser, pour la révolte !

---

### Commentaire

Antoine s'adresse au peuple romain et commence par annoncer qu'il a l'intention d'enterrer César, et non de faire son éloge. Il ajoute qu'il ne s'opposera pas à la loi générale qui veut qu'à l'évocation d'un mort, on oublie ses bonnes actions : on ne retient que les mauvaises. Le grand défaut de César a été, selon Brutus, son ambition. C'est ce qui, du point de vue des conspirateurs, justifie la décision de le tuer. Antoine évoque très vite l'ambition dont Brutus a parlé. C'est sa façon de commencer à rappeler un mauvais côté de César. Mais ce n'est pas par hasard qu'Antoine évoque ce défaut à partir d'un discours indirect. Antoine se contente de citer ce que Brutus a dit (« que César était ambitieux »), mais citer Brutus ne signifie pas partager son point de vue. Le discours indirect avec un verbe introductif (« il vous a dit » et, plus tard, « il dit ») montre clairement qu'il y a deux voix et, vraisemblablement, deux points de vue différents.

En choisissant de citer le point de vue de Brutus sur César plutôt que de présenter sa propre opinion, Antoine prend de la distance. L'insistance obsessionnelle sur ce que Brutus a dit sur César confirme les réserves de l'orateur par rapport au point de vue des conspirateurs. Mais la stratégie d'Antoine est plus complexe et plus habile que ça. On le constate lorsqu'il commence à transgresser son engagement initial de n'insister que sur les mauvais côtés du défunt. Antoine énumère les vertus du défunt : il dit d'abord que César a toujours été pour lui un ami fidèle et loyal (vers 91), puis il rappelle que ses exploits militaires ont enrichi Rome, car les rançons des prisonniers capturés par César ont permis de remplir les caisses de l'État. Antoine ajoute que César a toujours été sensible à la souffrance des pauvres et affirme qu'il n'a jamais eu l'intention d'accumuler davantage de pouvoir. Pour le prouver et contredire ceux qui l'ont accusé de vouloir devenir roi, Antoine rappelle les trois fois où César a publiquement refusé une couronne.

D'un point de vue discursif, il est intéressant de noter que dès qu'Antoine commence à évoquer les vertus de César, il est obligé d'introduire chaque référence à l'ambition du défunt par une conjonction adversative (« mais », vers 92, 99, 104). Chaque citation des dires de Brutus sur l'ambition de César est en outre suivie d'une

référence à l'honneur du conspirateur, référence qui, contrairement à la précédente, n'est pas une citation introduite par un discours indirect mais une opinion apparemment partagée par Antoine et son auditoire.

La première fois qu'Antoine présente l'opposition entre Brutus (« honorable », « homme d'honneur », vers 88) et César (« ambitieux », vers 84), le procédé peut sembler naturel : Brutus fait partie de l'élite dirigeante et cette élite est censée être vertueuse. Le fait qu'Antoine insiste sur l'honneur de Brutus et de ses compagnons n'est pas particulièrement frappant dans ce contexte. Cependant, la répétition immédiate et obstinée de cette référence à l'honneur du conspirateur et son contraste avec les dires sur l'ambition de César introduisent un autre message. La voie choisie pour le faire est celle de l'implicite.

Nous constatons en effet qu'Antoine répète quatre fois dans sa première tirade l'affirmation de Brutus sur l'ambition de César et qu'il insiste autant de fois sur l'honneur de Brutus. Au premier abord, il est possible de croire qu'Antoine partage cette vision de Brutus avec son auditoire, mais la répétition brouille les croyances et les certitudes. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, l'insistance sur l'opposition ambitieux / honorable ne renforce pas l'idée qu'il y a d'un côté un vicieux (César) et de l'autre un vertueux (Brutus), mais tout le contraire. En insistant excessivement sur cette opposition, Antoine viole ostensiblement l'une des maximes conversationnelles distinguées par Grice comme caractéristiques des échanges verbaux : la maxime de quantité.

La maxime de quantité stipule qu'à chaque étape d'un échange verbal, il faut que la contribution ne soit ni plus ni moins informative que nécessaire. Si Antoine cite une fois Brutus pour évoquer l'ambition de César et complète son propos en rappelant que Brutus est un homme d'honneur, il est naturel de comprendre que ce qu'il dit est simplement cela : que Brutus - un homme d'honneur - dit que César était ambitieux. Mais Antoine répète quatre fois la même idée, voire les mêmes mots. La répétition d'un message dont la compréhension ne pose aucun problème déclenche chez l'énonciataire (en l'occurrence les auditeurs d'Antoine et en même temps le public de la pièce Jules César) un processus inférent qui permet de trouver un autre sens. Cela donne lieu à ce que Grice appelle une « implicature ». Le message implicite d'Antoine est qu'il ne pense pas du tout que César était ambitieux et que, par conséquent, il ne pense pas non plus que Brutus est vraiment un homme d'honneur. Car lorsque Brutus prétend que César était ambitieux, il ment. Et une personne qui ment ne peut pas être considérée comme une personne honorable.

À la fin de sa première tirade, Antoine constate avec amertume l'impassibilité du peuple romain face à la mort de celui qui a consacré sa vie à sa patrie et regrette que les hommes aient perdu la raison. Antoine exprime ce qu'il ressent sans porter d'accusation directe. C'est ce qui lui permet de dire, à la fin de la tirade, qu'il « ne critique pas ce qu'a dit Brutus » (vers 106). Le recours à l'implicite est une manière oblique de commencer à demander à son auditoire de réagir. L'incitation, pour l'instant implicite, se cache sous une réflexion générale sur la folie et la raison, réflexion qu'Antoine justifie en évoquant son chagrin pour la perte de son ami (vers 110-113), comme s'il répondait par avance à tous ceux qui pourraient s'opposer à sa déviation du pacte conclu avec les conspirateurs. Rappelons que dans la première scène de l'Acte III, Brutus et Cassius lui ont dit :

Dans l'oraison funèbre, vous ne nous blâmez pas,  
Mais direz tout le bien que vous pensez de César  
En ajoutant que nous l'avons permis.  
Autrement vous n'auriez aucune part  
Aux funérailles. (acte III, scène I, vers 270-274)

Il ne s'agit donc pas, pour l'instant, d'accuser directement qui que ce soit, l'utilisation de l'implicite et la réflexion générale sur la folie et sagesse humaines venant de quelqu'un qui est profondément bouleversé par la mort d'un proche empêchant le dévoilement trop rapide de ce qu'Antoine pense réellement. Ce dévoilement sera progressif.

Peu après cette première tirade, Antoine montre le testament de César et déclare que si le peuple apprenait son contenu, il « en prendrait feu » et « en serait comme fou ». Il justifie également son silence en disant qu'il veut éviter que « les hommes d'honneur » qui ont poignardé César ne s'offusquent. L'attribution de l'honneur aux conspirateurs meurtriers est ici clairement ironique. Le peuple commence à traiter de traîtres les responsables du magnicide et Antoine reprend la parole. Dans sa deuxième longue tirade (vers 215 et suivants), Antoine utilise le registre pathétique et indique sur le cadavre l'endroit précis où sont entrés les coups de couteau de chacun des conspirateurs. L'évocation du sang de César coulant vers la porte après l'attaque atroce de Brutus (« l'atteinte la plus cruelle », vers 188) et l'insistance sur le fait que c'est l'ingratitude de son protégé qui a fait éclater le cœur de César ouvrent la porte à l'expression directe de ce qu'Antoine pense. L'orateur veut pousser son auditoire à l'action lorsqu'il passe de la chute matérielle de César à la chute spirituelle des Romains. Antoine dit :

.... le grand César  
Est tombé. Quelle chute, citoyens !  
Moi, vous, nous tous, sommes tombés (vers 194-196)

A partir de ce moment, la référence à la « sanguinaire trahison » (vers 197) et la caractérisation des conspirateurs comme « perfides » ou « traîtres » colorent le discours d'Antoine et marquent un virage dans sa stratégie argumentative. L'orateur abandonne le recours à l'implicite et commence à appeler les choses par leur nom.

Dans la conclusion de son discours, l'affirmation d'Antoine selon laquelle il n'a aucune intention de « déchaîner un tel fleuve de révolte » (vers 215-216) chez son peuple est clairement ironique. Son insistance ultérieure sur l'honneur des conspirateurs et sur leur possibilité de justifier ce qu'ils ont fait est totalement incongrue :

Ceux qui ont fait cela sont honorables.  
Quels griefs personnels, hélas, les ont poussés,  
Je ne sais pas. Mais ils sont sages, honorables,  
Et ils vous donneront sûrement leurs raisons. (vers 217-220)

Antoine se présente comme « un homme rude et franc » (vers 223) et, contredisant ce que ses actions viennent de montrer, il se dit incapable de faire des discours. Il imagine que si Brutus était à sa place, il provoquerait une mutinerie pour se révolter contre ce qui s'est passé. Antoine atteint ainsi le sommet de son habileté argumentative, car il se sert des compétences de son adversaire pour parvenir à ses propres fins :

... Ah, si j'étais  
Brutus, et lui Antoine, Antoine saurait bien  
Enflammer vos esprits, mettre une langue  
Dans chaque plaie de César. Et les pierres de Rome,  
Les faire se dresser, pour la révolte ! (vers 231-235)

Ce sont les plaies du corps de César qui, grâce aux talents oratoires d'un Brutus imaginé par Antoine, enflamment les esprits et font les pierres de Rome se dresser pour la révolte. Le peuple en vient alors à la conclusion que les meurtriers de César doivent être condamnés. C'est exactement ce qu'Antoine voulait démontrer.

Ces extraits de la pièce de Shakespeare mettent en évidence la dimension *perlocutoire* du discours d'Antoine (*perlocutoire* au sens de la théorie des actes de parole d'Austin et de Searle). Les mots ne servent pas seulement à décrire, à énoncer, à interroger ou à raconter, mais aussi à faire diverses choses, par exemple convaincre. En convainquant ceux qui l'écoutent, le discours de César a des effets très concrets. Pour éviter une transgression violente de son pacte avec les conjurés (qui lui ont donné la permission de parler à condition qu'il s'abstienne de les accuser), Antoine prend d'abord la voie de l'implicite. La transgression d'une des maximes qui, selon Grice, régissent les échanges conversationnels, permet au public d'accéder progressivement à ce qu'Antoine veut démontrer. La stratégie est complétée par l'évocation des vertus de César, par le recours au pathétique comme moyen d'éveiller les émotions du public et, enfin, par l'énonciation directe de ce qu'Antoine pense.